

Vienne le 16 Octy. 1814

Votre lettre m'a bien affligé
ma bonne Sophie, parceque j'y
ai vu que vous étiez moins
philosophe que je ne croyois;
j'aime à espérer, que vous aurez
repris tout votre courage,
l'idée doit vous conroler que
la chute de votre triste
versifex vous a entraîné
seulement, et que vous pourrez
vous relever si vous voulez être
après sage d'attendre un peu

avant d'entreprendre quelque chose
de nouveau.

Vous m'avez parlé avant mon
départ d'une désunion des comé-
diens de votre théâtre, dont
plusieurs vouloit s'établir
à Favart - où en est-on? je
voudrois bien que cela eût
lieu; nous verrions reparoitre
alors Cherubini et maint autre
talent que Mrs. N. et
compz ont seu éloigner de
ce théâtre.



Je me porte bien, et suis très
satisfait de mon voyage; je
crois que je serai de retour à Paris
dans le courant ou vers la fin
du mois de Décembre, et je
serai très heureux de vous revoir.
Que fait notre aimable Constance?
a-t-elle fini pour l'exposition
de cette année? rappelez lui
mon souvenir.

Père que je recevrai
encore de vos nouvelles ici à
Vienne.

Si vous voyez M. Péaulon,



le plus aimable sac-à-vent
que je connoisse. Dites lui de
grâce, que je le prie de pencher
à son Tasce, qui m'intéresse,
que je veux voir fini, non par
pas lui, car il en est trop mesuré
et trop paresseux, mais par un
collaborateur, et ~~par~~ sous sa direction.

Adieu, chère et bonne.

Tout à vous.

Mille belles choses à tous

nos amis.

